

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 28

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186480>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cercle pour souper à l'heure indécise où le vice prend ses ébats. Approchez-vous d'une table de jeu. Il y en a là de tous les genres : le joueur qui joue pour manger, le joueur qui joue pour jouer. Vous verrez souvent un jeune homme perdre indifféremment de grosses sommes sur parole. Il faudra les payer dans les vingt-quatre heures. Ne craignez rien : il les paiera. Mais où les prendra-t-il ? Mystère ! Et cependant, il n'a pas de famille, pas de ressources, pas de position. Le demi-monde du club !

Un jour de courses, allez-vous-en à Longchamps ou à Chantilly. Même dans l'enceinte du pésage vous apercevrez des êtres bizarres, si peu différents des vrais gentlemen, qu'il faudra l'œil exercé d'un vieux Parisien pour les distinguer. Jeunes ou vieux, beaux ou laids, peu importe, ils parient avec rage, font du bruit comme douze, parlent très haut, et personne ne les connaît. Le demi-monde du sport !

Demi-monde partout : à droite, à gauche, en haut, en bas. Jusqu'au demi-monde qui a son demi-monde ! Vous avez plus d'une fois rencontré dans votre vie une femme qui ne voulait pas en connaître une autre ; elle disait très sérieusement : « Il est vraiment impossible de voir Mlle une telle. » Du haut en bas de l'échelle humaine, il y a quelqu'un qui méprise son voisin ; même parmi les plus tombées des créatures, même parmi celles dont la vie est un enfer où ne luit jamais un rayon du grand soleil, même là, il y a une aristocratie, une distinction sociale, des coteries fermées !

Je ne connais guère que la religieuse qui dise à toutes les femmes, duchesse ou courtisane : — « Ma sœur : »

Bien plus, le demi-monde tel que l'entendait M. Dumas en 1856 n'existe plus. Il s'est opéré une telle fusion, un tel remue-ménage, qu'on ne s'y reconnaît plus. Nos grand-mères seraient stupéfaites de la facilité de leurs descendants.

Il n'y a qu'un endroit où ne voltigent pas ces guêpes parasites ; là où l'on souffre. Je remarquais aux Variétés beaucoup de Parisiens qui deux heures auparavant priaient à Notre-Dame-de-Lorette pour ce pauvre Xavier Aubryet. Car Paris ressemble au masque antique ; il rit à gauche, pendant qu'il pleure à droite. Pas un de ces aventuriers n'était au convoi de l'homme de lettres martyr. C'est que pour se payer un de ces fauteuils d'orchestre de la mort il faut une monnaie qu'ils n'ont pas : un peu de cœur. »

Une déception.

Un étudiant d'une assez belle venue et portant une moustache artistement effilée, est si amoureux de sa personne, qu'il se croit irrésistible auprès des demoiselles. Il monta l'autre jour dans un wagon où se trouvaient deux dames qui paraissaient appartenir au meilleur monde ; l'une d'elles était accompagnée de sa fille, une blonde délicieuse, de 18 ans à peine, aux yeux candides, un peu voilés

par la mélancolie. A côté de cette dernière une place est vacante. L'étudiant s'empresse de s'y asseoir. Déjà il est amoureux de sa jolie voisine qu'il regarde d'un œil suppliant en prenant ses poses les plus gracieuses.

Après avoir suffisamment joué de la prunelle, il avance le pied doucement, tout doucement et il effleure un pied mignon qui tiendrait dans la main d'un enfant.

Ciel ! comment va-t-elle accueillir cette témerité !... La jeune fille ne bouge pas et semble ne s'être aperçue de rien. Le bel étudiant récidive ; — même immobilité ; — il appuie un peu plus fort ; — nul signe de colère.

Je suis vainqueur, pensa-t-il, et n'y tenant plus, il saisit une main mignonne et finement gantée qui se trouvait à sa portée, à demi cachée sous les plis du châle. Il la serre avec émotion. Son cœur bondit d'une énivrante félicité !

La jeune fille ne s'indigne nullement de cette audacieuse tentative, elle baisse ses paupières aux longs cils, un léger incarnat est sur ses joues, un soupir s'échappe de ses lèvres.

Que de beauté ! que de jeunesse ! que de grâce ! que d'innocence ! s'écrie intérieurement notre étudiant. Nulle autre ne fera mon bonheur... Il le faut... je le veux... elle sera ma femme !...

La mère ignorant ce qui vient de se passer, a lié conversation avec un monsieur à figure respectable.

— Vous voyagez pour votre agrément madame ?

— Hélas ! non, monsieur.

— Vous allez prendre des bains ?

— Je me rends à Cauterets, dans les Pyrénées. C'est un bien long voyage, il est vrai, mais on dit que les eaux y sont très salutaires pour certaines infirmités. Puis désignant sa fille et essuyant une larme :

— Ma pauvre enfant est entièrement paralysée du côté gauche !

Vous voyez d'ici la figure du jeune élégant.

On sait que Vieuxtemps, le plus célèbre violoniste que ce siècle ait produit, est mort récemment en Algérie, où il s'était fixé depuis quelques années dans le but de s'y reposer et de rétablir sa santé ébranlée. Un de ses nombreux biographes nous raconte ce joli trait, qui montre combien le grand virtuose était simple dans sa vie :

« Il se trouvait un jour à Francfort : c'était jour de fête et un certain nombre de baraques s'élevaient sur le champ de foire. Dans l'une on montrait un « géant indien. »

Vieuxtemps entre, comme les badauds, et écoute le « géant indien » parler avec des cris terribles et des inflexions de voix féroces. La foule s'extasiait.

Cependant, l'artiste s'aperçoit, à sa grande surprise, qu'il comprend l'idiome dans lequel s'exprime le « phénomène... » Plus de doute ; c'est

du wallon qu'il se sert, — la langue maternelle de Vieuxtemps. — Ce géant indien était un Belge!

Et voici le grand virtuose qui engage avec son compatriote, » devant le public ébahi, un long dialogue.

— Mon Dieu! s'écrie à la fin le « géant », ne me perdez pas... Ne dites pas que je ne suis pas Indien!

— Soyez tranquille, répond Vieuxtemps et, comme on l'interroge, il répond, en riant, qu'il a longtemps habité le pays des Brahmes.

Le « géant » reconnaissant invite Vieuxtemps à venir le trouver le lendemain et, en effet, on aurait pu voir, le jour suivant, le merveilleux violoniste assis, dans un cabaret, à la même table que le sal-timbanque.

— Au dessert, celui-ci crut devoir lui donner des conseils.

— Et où allez-vous maintenant? lui demanda-t-il.

— A Florence.

— Ah! *mon pauvre ami*, changez votre itinéraire. J'en arrive, de Florence... C'est le plus mauvais pays du monde pour les artistes! »

Soiffeu et lo mousselion.

Tot parâi lâi a dâi dzeins que sont dâi vretablio pertes quand s'agit dè fifâ, que ne sé pas dein lo mondo coumeint pâovont tot eingozellâ cein que lâo passè dein lo cornet.

Vo vo rassoveni bin dè cllia que vo zè dza marquâ l'a dou ào trâi z'ans, rappoo à ne n'ovrâi boutsi qu'avâi frémâ d'avalâ tot dè ratsepi 4 pots de vin dein on salladier. Lo gaillâ a tot reduit et quand ion dè sè z'amis lâi fe ein après que l'avâi quie fé onna folérâ et que l'arâi bin pu paidrè, l'autro lâi repond que ne risquâvè rein, vu que l'avâi essiyî dévant dè veni.

Ora vouaïtsé z'ein ne n'autro, qu'on lâi desâi Soiffeu, qu'avâi assebin frémâ dè bâirè on pot tandi que lo relodzo fiérâi lè dozè coups de midzo. Ma fâi cé qu'avâi frémâ avoué li sè peinsâvè bin que Soiffeu porrâi gagni, et po sè consolâ, lâi volâ férè n'a farça. L'allâ queri permi on tsamp tot frais laborâ, 'na petita ratta, vo sédè, dè clliâo petitès que n'ont min dè pâi; la mette dein sa catsetta dè gilet, et l'arrevè po midzo à la pinta, coumeint l'êtiont convenus. Lo carbatier va traire lo pot, po que sâi pret; lo coo qu'avâi frémâ preind la botolhie, einfatè à catson la ratta dedein, et à l'avi que lo relodzo fiai lo premi coup, la passè à Soiffeu que sè met à bâirè à glouglou. L'allâ bin tandi on petit momeint, mâ tot d'on coup vouaique n'a gorgochâ qu'on cru que l'allâvè s'étrangliâ, mâ ne dépêdza pas lo cou dè la botolhie, et ào doziémo coup, tot étai reduit.

— Soiffeu a gagni! Soiffeu a gagni! se desiront ti clliâo qu'êtiont quie.

— Y'é gagni, oï! se repond Soiffeu, mâ lâi avâi dein la botolhie on sacré mousselion qu'a bin risquâ dè mè férè paidré.

L'âge des femmes.

On reproche souvent aux femmes, dit Alphonse Karr, l'habitude qu'ont la plupart d'entr'elles, de ne pas dire la vérité sur leur âge. Il me semble que cela dénonce un ridicule des hommes bien plus qu'une fausseté des femmes.

Qu'est-ce en effet qu'on doit entendre par la jeunesse d'une femme, et en quoi est-ce un avantage?

C'est que, ordinairement dans la jeunesse, une femme possède un frais et rose duvet de pêche sur une peau ferme et unie; une taille flexible, une démarche légère, trente-deux dents blanches et polies, les yeux, fenêtres de l'âme, scintillants d'un éclat voilé.

Beaucoup de femmes de trente ans ont conservé ces avantages; beaucoup de femmes de dix-huit ans ne les ont plus ou ne les ont jamais eus. Heureusement pour celles-ci qu'il se trouvera toujours assez de niais pour préférer la femme de dix-huit ans, *parce qu'elle est jeune*. Je comprends fort bien qu'on demande l'âge d'une femme que l'on n'a jamais vue. — En effet, d'après l'âge d'une femme, on peut faire des conjectures sur les charmes de sa personne; il y a beaucoup de chances pour qu'une fille de dix-huit ans soit plus jeune qu'une femme de trente ans. Mais à quoi sert de demander l'âge d'une femme que l'on peut voir?

Si vous étiez obligé de faire choisir à la cave quelques bouteilles de vin par un domestique normand qui ne connaît que le cidre, qu'il vous fut impossible d'y descendre vous-même et de goûter le vin, il serait très raisonnable de lui dire: « Si tu vois des bouteilles dont le goulot est surmonté d'une capsule de plomb, et d'autres étroites et allongées, au travers desquelles on aperçoit un très long bouchon, — c'est bon signe: ce doit-être du vin de Champagne et du vin de Bordeaux. Tu prendras ces bouteilles. »

Mais si, ayant à choisir le vin vous-même, et descendu dans la cave, vous refusiez l'offre qu'on vous fait de goûter les fûts, vous déclarant satisfait de la forme des bouteilles et de celles des bouchons — je vous tiendrais pour un homme plus confiant que gourmet.

Or la plupart des hommes attachant un prix énorme à l'âge des femmes, c'est à dire, non à leur jeunesse en réalité, mais au nombre de leurs années, — non à la jeunesse qu'elles ont, mais à celle qu'elles passent pour avoir, — non à la chose mais au nom, — il faut bien les servir à leur goût.

Quant à moi, j'aimerais mieux une vieille femme qui serait jeune, qu'une jeune femme qui serait vieille. — Celâ à l'air d'une des opinions les moins hardies de M. de la Palisse — et cependant j'ai trouvé peu d'hommes de mon avis.

M. F. Sarcey, du *XIX^{me} Siècle*, a reçu d'un facteur rural la lettre suivante :